

[Sur le Manuel pratique de télégraphie électrique, de M. H. Cauderay]

Autor(en): **S.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 27

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

plus délicats, ont été atteints d'obstruction le second jour ; ils ont dû s'arrêter, laissant leurs collègues dans le pétrin. Ceux-ci, néanmoins, continuent, et jusqu'ici tout semble bien aller.

On nous communique la lettre suivante :

« Etranger à Aigle, je visite chaque année, avec un nouvel intérêt, cette petite ville, dont les progrès et la prospérité frapperaient l'observateur le moins attentif. Sa situation topographique permettait, il est vrai, de prévoir qu'à l'ouverture de la route des Mosses, Aigle, devenant la tête de ligne d'une contrée populeuse, était appelé à gagner singulièrement en importance et en bien-être. Mais, devant les temps, escomptant courageusement l'avenir, sa population tout entière, n'attendant pas même la réalisation de ses vœux les plus chers, ce raccordement, si longtemps désiré avec le Simmenthal et la vallée de la Sarine, s'est mise, un beau matin, à percer des rues, à construire de vastes et beaux hôtels, à ouvrir des fabriques, des ateliers et de grands magasins. Aujourd'hui, elle construit une église catholique ; demain, elle élèvera un spacieux collège. Voilà, certes, déjà bien des preuves de l'activité et du bon sens pratique de cette petite ville, actuellement si prospère, hier encore presque un village.

Ce qui m'a cependant surtout frappé et réjoui dans un récent voyage à Aigle, c'est le nouvel établissement installé dans l'ancien hôtel de la Croix-Blanche, et destiné à recevoir des malades atteints de cancers ou de lèpre. Ces malheureux, jusqu'ici réputés incurables et abandonnés des médecins, ne tarderaient pas à s'y rétablir entièrement, après quelques semaines d'un traitement énergique, dirigé par des hommes aussi habiles que désintéressés.

Ces derniers, après de longues et laborieuses recherches médicales, ont eu le bonheur inespéré de découvrir un remède au cancer, à la lèpre et à la morve des chevaux. Hommage, en particulier, à l'homme possesseur d'un secret qui, exploité à Paris ou à Londres, l'eut rendu millionnaire en un mois, et qui n'a pas hésité, dédaignant argent et honneurs, à se dévouer à la population d'Aigle.

Inutile d'ajouter que, de toutes parts, les malades affluent dans sa maison de santé. Bientôt, guéris de leurs affreuses maladies, ils ne tarderont pas, en regagnant leurs foyers, à répandre au loin la réputation de leurs bienfaiteurs. Nous ne serons donc pas seuls à exprimer, avec nos félicitations pour Aigle, notre gratitude envers les fondateurs de l'établissement.

Terminons par le vœu que la commission sanitaire ouvre quelques succursales à la maison de santé d'Aigle et engage la direction de celle-ci à étendre ses bienfaits aux autres parties de notre canton. Une infirmerie établie à Lausanne, et destinée aux chevaux et aux ânes

morveux, que l'on remettrait à ses soins, n'aurait-elle pas aussi, Monsieur le rédacteur, sa raison d'être? »

Nous avons parcouru, il y a quelques jours seulement, le *Manuel pratique de télégraphie électrique*, de M. H. Cauderay, et nous devons à nos lecteurs d'attirer leur attention sur ce petit volume, que nous avons lu avec un réel plaisir. Quoique spécialement destiné aux employés des chemins de fer, ce manuel n'en présente pas moins beaucoup d'intérêt, même pour de simples profanes. Aujourd'hui que chacun voyage en chemin de fer, que chacun emprunte au télégraphe sa mystérieuse rapidité pour la transmission des dépêches, chacun veut aussi se rendre compte, jusqu'à un certain degré, des mille et un détails qui constituent l'exploitation de ces deux puissances modernes. L'ouvrage de notre concitoyen, M. Cauderay, est précisément de ceux qui peuvent répondre le plus utilement à ces esprits investigateurs qui veulent savoir les *parce que des pourquoi?*

Ecrit simplement, d'un style concis, très clair, ce manuel passe successivement en revue les principes généraux de l'électricité et de la télégraphie électrique, les divers appareils dont se compose un poste télégraphique, leur manutention, les signaux adoptés dans le système Morse et l'étude pratique des signaux télégraphiques. Ici M. Cauderay, en praticien consommé, ne se borne pas à indiquer ce qu'il faut faire, mais aussi ce qu'il ne faut pas faire, il connaît les difficultés que rencontrent ordinairement les commençants, les erreurs qu'ils commettent le plus souvent dans l'emploi des signes particuliers qui remplacent l'alphabet, et il attire leur attention sur ces difficultés. Les quelques pages consacrées à cette étude doivent être certainement des plus utiles à toutes les personnes qui veulent apprendre la télégraphie.

Nous trouvons ensuite dans cet ouvrage les conventions admises par les diverses compagnies suisses pour la transmission des dépêches dites *directes*, c'est-à-dire de celles qui sont échangées entre les différentes compagnies, et la classification des postes télégraphiques, suivant leur importance ou le rôle qu'ils doivent jouer dans le réseau général. C'est ainsi que, outre les postes extrêmes, ceux qui terminent les lignes et les postes intermédiaires, nous trouvons les *postes translateurs*, qui mettent en communication directe deux lignes différentes sans arrêt de la dépêche, et les *postes de jonction*, qui remplissent le même but, mais en recevant la dépêche d'une ligne pour la réexpédier sur une autre.

L'entretien des appareils, la recherche des dérangements qui peuvent se produire dans les nombreuses pièces qui constituent un appareil, la surveillance à exercer sur les lignes, sont autant de sujets dans lesquels M. Cauderay développe, d'une manière claire et précise, les résultats d'une longue expérience. Le vo-

lume se termine par un tableau indiquant les différences qui existent entre l'heure fédérale (l'heure de Berne), qui est celle sur laquelle se règlent tous les chemins de fer suisses, et l'heure réelle des principales villes de la Suisse et des pays voisins. Comme il n'est pas sans intérêt, pour un voyageur, de connaître ces différences, nous extrayons du tableau dont nous venons de parler, celles qui nous concernent plus spécialement :

L'heure de Lausanne	retarde	sur celle de Berne	de	5 ^m 15 ^s
»	Vevey	»	»	2 ^m 51 ^s
»	Morges	»	»	5 ^m 46 ^s
»	Yverdon	»	»	5 ^m 12 ^s
»	Bex	»	»	1 ^m 44 ^s
»	Genève	»	»	5 ^m 09 ^s
»	Neuchâtel	»	»	2 ^m 05 ^s
»	Sion	»	»	0 ^m 19 ^s

S. C.

Le signal de Chexbres et son hôtel.

Il y a quelques années, j'arrivais un matin en cet endroit délicieux et ignoré qu'on appelle le signal de Chexbres. Depuis un moment, le char vapoureux de la nuit avait achevé sa course. Le Père de la vie commençait à nous éclairer de ses rayons et à charmer la nature qui, bientôt, comme au temps du philosophe genevois, étalait à nos pieds toute sa magnificence.

Je jouissais du superbe et ravissant coup-d'œil du lac et de ses rivages, couronnés, d'un côté, par des montagnes prochaines et de l'autre par les riches et fertiles côtes de Lavaux. Bien que près des terres de Bacchus et du bassin immense qui était au-dessous de moi, il n'était pas possible, sur ces monts d'un aspect un peu sauvage, de satisfaire sa soif. Il n'y avait ni eau, ni vin. Aujourd'hui, grâce à des efforts que je me plais à constater, la science humaine a heureusement pourvu à cette lacune qui, pour des Vaudois, est quelquefois difficile à supporter. Mais je dois dire que, vivement impressionné par l'imposant tableau qui s'offrait à mes regards, je ne songeais pas, à ce moment, aux fragiles besoins de mon être.

Au premier plan, était une belle verdure, de riants ombrages au milieu desquels se trouvait le tranquille village de Chexbres. Plus loin, sur les bords du Léman, on découvrait Vevey et sa tour élancée de Saint-Martin. Plus loin encore, sur les mêmes bords, était Clarens, le bosquet de Julie, Montreux où des milliers d'étrangers viennent chaque année trouver un air pur et le repos, et enfin Chillon, cachant dans son histoire l'infortuné prieur de Saint-Victor.

Rives charmantes ! vous nous produisez chaque fois que nous vous contemplons des sensations douces et élevées !

Au-dessus de tout cela s'élevaient les cimes majestueuses des Alpes qui se reproduisaient dans l'eau transparente du lac. Le Rhône semblait se hâter d'arriver pour assister au partage des richesses de la nature.

De l'autre côté, au couchant, se dessinait un paysage plus vaste encore, mais moins défini que le premier. Ici, l'horizon se perdait dans la brume, l'œil fatigué se reposait en contemplant un plus long espace. Mais limitant cet horizon dans ce que nos yeux peuvent embrasser, il me restait une vue belle et toujours grandiose. Le soleil sur le lac produisait d'abord un effet remarquable. Remuée par une brise légère, l'onde brillait comme le diamant le plus pur. Je voyais, au loin, sur ses trois collines, notre vieille et pittoresque ville de Lausanne, les campagnes nombreuses qui l'environnent, une série de villages et de hameaux rivalisant en quelque sorte pour donner à l'ensemble du tableau tout ce que, en un mot, l'imagination peut produire et concevoir.

Des heures s'écoulèrent à l'aspect d'un aussi grand spectacle...

Dire maintenant que tout cela était ignoré, non-seulement des étrangers, mais des Lausannois, c'est à étonner le plus vulgaire. Il était réservé à une initiative puissante de rendre à la majesté de ces lieux toute la renommée qu'ils méritent. Il faut toutefois ajouter qu'avant la création de la ligne d'Oron, ces beaux sites, qui vont probablement devenir célèbres, n'étaient accessibles que par des chemins difficiles et mal entretenus. C'était, au reste, une propriété privée utilisée seulement pour le rendement du sol. Aujourd'hui, le signal de Chexbres, sur lequel s'élève un magnifique hôtel, va recevoir prochainement les hôtes de diverses parties du globe. Les Lausannois, en particulier, pourront facilement, le dimanche, en famille, s'y aller distraire des ennuis de la semaine et jouir en même temps d'une situation qui est peut-être une des plus belles qu'on connaisse.

Si nous avons cette année, à Lausanne, l'avantage de recevoir les ambassadeurs japonais, une jolie course à leur offrir est assurément celle du signal de Chexbres. Un délégué de l'autorité lausannoise pourra à cette occasion faire monter du Désaley, qui est au reste la cave naturelle du Signal, un certain nombre de bouteilles. Les représentants japonais et les Vaudois boiront réciproquement à leur santé et à l'alliance des peuples. L'hôtel, en souvenir de cette curieuse entrevue, pourra se nommer : *hôtel du Japon*.

B.

Les poses photographiques.

La photographie est, sans contredit, une des plus belles inventions de notre époque. Il est doux, aujourd'hui où l'on est si souvent appelé loin des siens, de pouvoir porter avec soi toute sa famille, peinte avec une fidélité minutieuse. Il est doux, quand on est seul, le soir, dans sa chambre, de s'entretenir avec ces portraits et de leur donner le bonsoir avant de se livrer au repos.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous voulons parler des abus. Comment, cher ami, voulez-vous que votre photographie me rappelle agréablement votre personne, si, au lieu de me la présenter telle que je l'aime et que j'ai l'habitude de la voir, je vous trouve une tenue raide et théâtrale, une figure pleine d'importance, un air impératif et dur. Malheureux ! vous avez posé d'après un idéal à vous, pour inspirer le respect, pour vous faire admirer ; vous avez l'air de dire : moi qui suis ?... Ce n'est plus votre doux sourire, ce n'est plus votre abord amical, c'est quelque pacha à trois queues vêtu à l'européenne. Cette dame d'une corpulence excessive, avec ses gros yeux ronds d'orgueil, son nez et son menton crochus ressemble plutôt à une planche de Lavater, représentant la femme-hibou, qu'à une dame civilisée. Cet air pincé, méprisant et froid, représente, Mademoiselle, les menues rigueurs avec lesquelles votre prudence croit devoir accueillir les soupirants. Quant à moi, chère demoiselle, votre photographie sous les yeux, je dois vous dire bien sincèrement que je ne voudrais pas vivre avec vous, même en peinture. Ce garçon mal élevé, j'allais dire : ce polisson ; mais en y regardant de plus près, je vois qu'il faut dire : ce Monsieur ; ce Monsieur donc, ignorant que la prévenance et une bienveillante politesse